

Huy ; une statue de Notger ; un buste du légendaire Mathieu Laensberg ; un monument consacré à Gérard de Lamarck, etc.

Il est à noter que les documents dont le public a eu jusqu'ici connaissance ne concernent que le côté architectonique. Ceux de la décoration intérieure et extérieure devront être complétés par des études ultérieures. Comme WALLONIA l'a fait remarquer précédemment, il paraît nécessaire que ces constructions ne soient point toutes en façade, que ce ne soit point des maisons mortes devant lesquelles on défile, mais des maisons où l'on entre, et où l'on retrouve une vie qui donne l'illusion de l'ancienne réalité. C'est à quoi s'attacheront, et s'attachent déjà les organisateurs.

Les souvenirs historiques et les réjouissances populaires abondent sur notre terre wallonne. Les cortèges, les réceptions de princes, les jeux populaires, les carrousels, les farandoles et crâmi-gnons, les aubades et fêtes paroissiales, les chanteurs de complaintes, les cérémonies de métiers, les marchés de fruits et de fleurs, donneront à la rue le mouvement, l'animation et la vie. A l'intérieur des maisons concédées, s'établiront des théâtres wallons, des marionnettes, des guignols, des bateleurs ; des dioramas viendront aussi évoquer l'histoire et nous rappeler le meurtre de Laruelle, les 600 Franchimontois, la grande procession de Saint-Lambert, etc.

Partout, le personnel sera revêtu du costume de l'époque (1760-1780) et les soldats blancs autrichiens coudoieront dans une cohue bigarrée, les *canaris* du prince Charles d'Oultremont, ainsi que gens de métiers, vitriers, cloutiers ou sabotiers, marchands d'oublis et de *bouquêtes*, houilleurs et *botresses*, etc.

Tels sont les détails pittoresques que l'on donne actuellement sur ce projet intéressant, qui est en très bonne voie à en juger par l'activité des organisateurs. Dire qu'on le réalisera intégralement serait chose imprudente. L'avenir peut amener en cet ordre de choses des modifications de détail plus ou moins importantes, des améliorations, des simplifications peut-être. Mais les grandes lignes sont tracées et les intentions se marquent.

Il faut en tout cas féliciter les audacieux qui sont parvenus à imposer un projet aussi intéressant, et aussi séduisant.

Disons en terminant que l'emplacement concédé par la Société de l'Exposition pour le Quartier Vieux-Liège est situé entre le nouveau lit de l'Ourthe, la Meuse, la rue Garde-Dieu et le chemin de fer. L'entrée sera entre le nouveau pont de Fragnée et le nouveau pont de Félinne. L'étendue du Vieux-Liège mesurera 31.500 mètres carrés de surface — c'est-à-dire autant que le Vieil-Anvers et Bruxelles-Kermesse réunis !

PIERRE DELTAWÉ.



Chronique Wallonne

A propos de l'article de M. Pietkin.

Nous commençons dans le présent numéro la publication d'une œuvre historique, due à M. Nicolas PIETKIN, et relative à la germanisation de la Wallonie prussienne, de 1815 à nos jours.

Dès les premières pages du fragment que nous publions aujourd'hui, nos lecteurs seront frappés du puissant intérêt qui se dégage de cette œuvre considérable. Ils remarqueront que les enseignements qui en découlent n'intéressent pas seulement les Wallons. L'auteur détaille, en effet, avec une minutie et une conscience rares, les péripéties cruelles et les conséquences déprimantes d'une oppression linguistique dont les exemples se reproduisent malheureusement ailleurs. Aussi peut-on prédire au savant travail de M. PIETKIN un retentissement certain — et peut-être une utilité — au-delà de nos frontières, et dans des pays éloignés du nôtre par la langue et par les mœurs.

Nous ne pouvons omettre de dire que s'il nous est permis de la publier intégralement et sans la fragmenter à l'infini dans nos livraisons mensuelles, nous devons cette faveur à l'intervention pécuniaire de diverses personnes, dont l'attachement à WALLONIA s'est ainsi manifesté de façon remarquable.

Bien qu'il ne soit point d'usage de faire valoir en cette revue l'intérêt des travaux qu'elle publie, nous ne résistons pas au plaisir d'attirer vivement l'attention sur une œuvre patriotique dans le sens le plus élevé et le plus complet du mot, due à un écrivain d'une érudition peu commune, qui s'est fait un nom dans la critique philosophique par une collaboration déjà ancienne et assidue à des publications allemandes de très haute importance.

Empreinte d'un objectivisme résolu, enrichie d'une documentation minutieuse et solide, l'œuvre savante de M. P. laisse deviner l'émotion contenue d'un cœur profondément sensible, inébranlablement attaché au peuple qu'il aime autant qu'il en est vénéré. Elle n'en reste pas moins exempte, en toutes ses parties, de cette passion agressive que l'on voit trop souvent percer dans les écrits suscités par les conflits de nationalités.

L'intérêt de cet ouvrage historique, qui est déjà, pour les

Wallons, dans un sujet qui les touche de si près, est encore augmenté et rehaussé par une vaste conception qui rattache des événements locaux et régionaux à l'histoire politique d'un grand empire.

A un point de vue plus général encore, on peut dire qu'il n'existe pas d'œuvre qui précise avec autant de science, de sagacité et de sagesse, la question toujours vivace des nationalités.

Nous sommes hautement honorés et vraiment heureux que l'édition de cette œuvre historique et patriotique ait été destinée et rendue possible à notre revue wallonne.

LA DIRECTION.

Bibliographie (1)

LES LIVRES :

Jules DEWERT, *Histoire de la ville d'Ath*. — 1 vol. in-8° illustré de 215 p. — Renaix, Jules Leberte-Courtin, 1903. — Prix : 2 fr.

Encore une ville de Wallonie qui vient de trouver son historien. M. DEWERT, professeur à l'Athénée d'Ath, a publié une histoire d'Ath, qu'il déclare — beaucoup trop modestement — n'être pas écrite pour des historiens de profession. Faite dans le but d'apprendre aux habitants à connaître leur ville, et de donner aux enfants le goût de l'histoire universelle par cette histoire particulière, l'étude de M. DEWERT est très consciencieuse, très érudite, très complète. Des renseignements bibliographiques, quelques pages sur la préhistoire et les objets de l'époque néolithique surtout trouvés aux environs d'Ath, un aperçu très succinct et très détaillé à la fois des événements auxquels fut mêlée cette ville, forment la première partie du travail. Dans un livre II, M. DEWERT s'occupe de l'organisation administrative et judiciaire, et il y introduit des notes curieuses sur les anciennes coutumes, les métiers, quelques vieux monuments, les compagnies d'arbalétriers et surtout d'arquebusiers, celles-ci datant de la fin du XIV^e siècle. Le livre III est consacré à l'histoire des établissements religieux, paroisses, églises et couvents : il décrit longuement et scrupuleusement la belle église de St-Julien, établie en 1394, puis l'hôpital de la Madeleine où sont conservés plusieurs tableaux anciens, entre autres le portrait authentique de Philippe le Bon. Enfin dans un livre IV, M. DEWERT aborde l'histoire des établissements d'instruction, surtout du Collège dont les bâtiments sont vieux de près de cinq cents ans, de la chambre de rhétorique, des sociétés, bibliothèques, imprimeries, et il termine par un chapitre très curieux et bien fait

(1) Nous avons l'honneur et le plaisir d'annoncer la collaboration régulière, notamment pour la bibliographie historique, de MM. D. BROUWERS, archiviste-paléographe, conservateur-adjoint des Archives de l'Etat, à Liège; Armand CARLOT, archiviste-paléographe, attaché aux Archives de l'Etat, à Namur; et Emile FAISON, D^r en philosophie et lettres, attaché aux Archives de l'Etat à Liège.

sur les fêtes, les mœurs des anciens athois, entre autre le fameux cortège de la ducace d'aôdt.

Ajoutez à cela plus d'une vingtaine de gravures, entre autres un tableau de M. Hanneton (épisode de la guerre des Ronds), des portraits de Philippe le Bon, de P. Goudelin jurisconsulte d'Ath, une vue de l'intérieur du Collège, etc., et vous aurez un résumé bien imparfait de cette excellente monographie qui fait honneur à son auteur et à la ville d'Ath.

D. Brouwers.

James VAN DRUNEN. *En Pays Wallon*. — Bruxelles, imp. V^e Monnom, 1903. in-8°, 271 pages.

Comme son titre l'indique, ce nouveau volume de l'auteur des *Heures africaines* mérite d'être signalé aux lecteurs de WALLONIA. Il s'agit d'une série de croquis recueillis à Mettet et dans les environs, lors des études préparatoires à l'établissement d'un embranchement de la ligne de Taminies à la Meuse (l'auteur associe agréablement l'art de l'ingénieur au talent de l'écrivain). On connaît la manière de M. VAN DRUNEN, qui lui fait une place à part dans les lettres belges : ces notations brèves, caractérisées par quelques traits vifs, rédigées en un style capricieux et imagé, avec des minuties japonaises, des apertés d'aquafortiste et une certaine précision mathématique dans la description et l'inventaire des choses, qui sent son technicien. *En Wallonie* est encore une série de ces tableautins charmants, d'une philosophie riante, où une observation aiguë et un certain scepticisme se tamisent par de la bienveillance. Comme toujours chez l'auteur, une foule d'expressions caractéristiques : les cœurs « caleux » de quelques rustres, les anges « en robes de chambre » des calendriers neufs, les marmots usant « trois fois plus de chaussures qu'un facteur », les joues « au protoxyde d'azote » de tel luron, le lit aussi court « qu'une reconnaissance éternelle », le brimballement des lignes secondaires « qui semblent rincer les wagons avec les voyageurs », etc. Certains chapitres, comme *l'Heure grise* et *le Soir*, sont d'une intense poésie. Enfin, notons quelques rappels de folklore : la croix sur le pain, la tartine tombant sur la partie beurrée, le « petit jardin d'amour », les remèdes contre les clous, les verrues, l'allumette « commémorative » remplaçant le nœud dans le mouchoir, le « pépin-martin » (coccinelle), la St-Sylvestre, le carnaval, la Chandeleur, Pâques, la procession de Ste-Rolande, le 1^{er} mai, des impressions curieuses sur le patois et le langage populaire...

Ernest Closson.

En Hesbaye (Mœurs populaires de la Wallonie liégeoise), nouvelle, par Arthur COLSON. — Un vol. in-8° de 64 p. ; Jos. Wathélet, imprimeur, 4, place des Bons-Enfants, Liège. — Prix : 2 francs.

Après avoir, suivant la tradition, sacrifié à l'art des vers, M. Arthur Colson publiait, en 1900, une vivante et pittoresque nouvelle, *Grand-Papa*, qui nous révéla, chez ce jeune écrivain, d'heureux dons d'observation originale. Il a récemment offert au public un nouveau petit livre,

En Hesbaye, dont le titre et le sous-titre prouvent sa préoccupation d'évoquer filialement les séductions familières de la contrée où les siens ont vécu, où son humanité réceptive a pris conscience.

Bien qu'elle ne compte pas un grand nombre de pages, cette ouvrette suffit à classer son auteur parmi nos conteurs de terroir. Certes, pour mériter ce titre, M. Arthur Colson se doit de réaliser sans retard tels projets où s'attestera, nous aimons à le croire, l'épanouissement d'un talent plein de promesses. Mais les tomes les plus volumineux ne sont pas souvent les plus révélateurs. Pour mince qu'elle est, la plaquette éclosée hier vaut par des qualités de fraîcheur, de sincérité, de saine et ingénue sensibilité juvénile qui la rendent particulièrement charmante et, pour tout dire, émouvante. Elle est toute parfumée des plus pures essences de notre race.

Le ruban léger d'une idylle printanière permet à l'auteur de grouper en une façon de gerbe emperlée de rosée une série d'épisodes au choix desquels s'accuse son culte fervent de la tradition. En leur milieu champêtre et ouvrier, dont les aspects jumeaux nous restituent l'atmosphère spéciale aux villages suburbains qu'habitent des armuriers travaillant à domicile, nos deux simples et candides héros, Lambert et Fifi, recréent la légende éternelle. M. Arthur Colson ne s'est pas mis en peine de détailler leur psychologie : avec un tact très sûr, il nous intéresse à eux par le relief sentimental qu'il donne à ce qu'ils ont de primitif et de général, d'essentiel au sens moralement ethnique, si j'ose ainsi dire. Sans doute il est en tous lieux de chastes enfants qui s'aiment, mais ceux-ci nous captivent parce que leur amour est selon la nuance wallonne. Au surplus, tels, vaillants et fidèles avec simplicité, joyeux et résolus devant la vie, ils incarnent ce qu'il y a de meilleur dans notre peuple. Ils sont le couple honnête et sain dont naîtront les réserves de l'avenir.

Ce sujet, que d'autres n'eussent pu sauver de la banalité, ou qu'ils eussent dénaturé sous les déplaisants atours du pittoresque extérieur, l'auteur, par sa sincérité même, par sa ferveur visionnaire, çà et là teintée d'ironie discrète et bienveillante, a su le rendre continuellement attachant, et lui conférer à l'occasion une singulière profondeur. Pour avoir été traité à toutes les époques et dans tous les pays, il n'en est pas moins, sous sa plume, riche d'émotions renouvelées. Ajoutons s'il faut par une comparaison souligner notre impression, que ses petits amoureux s'apparentent, en vérité, aux amants dont l'âme tendre et loyale chante, avec une pureté pour nous si pathétique, dans les vers de l'ancêtre Defrecheux.

M. Arthur Colson a fait coïncider la plupart des stades de son minuscule roman avec la célébration d'une fête consacrée ou d'une tradition. Son récit y gagne une saveur d'autant plus intime et chaleureuse. Au réveillon succèdent les ripailles de l'Épiphanie, puis vient, pour la « paquette » Mimie, la solennité de la première communion. La plantation du « mai » prouve à Fifi que son ami n'a d'yeux que pour elle, encore qu'elle ait eu naguère quelque raison de le croire versatile. L'été venu, c'est la fête au village voisin, et, bientôt après, par une après-midi de soleil, le tumultueux défilé du « bran ». Le classique festival clôt les réjouissances

du plein air ; avec l'arrière-saison, les fiancés surveillent la construction du logis où leur double vie va s'abriter. Et le livre se ferme sur la vision du jeune couple penché sur un berceau.

La fraîcheur du printemps, la santé du matin imprègnent ces petites pages. Elles sont délicieusement pénétrantes sans que rien n'y sollicite brutalement l'émotion. La constante évocation du passé projette sur elles une ombre nostalgique, cependant qu'y sourit radicalement la nature sans cesse renaissante et qui s'épanouit sur le plateau hesbignon avec une spéciale opulence. Nous relirons ce livre pour y retrouver le plaisir cordial qu'il nous a donné.

Et maintenant, aurons nous le courage de faire grief à l'écrivain de quelques négligences de style, de certaines réminiscences aussi, et de le chicaner à propos de l'abus, d'ailleurs prémédité, des wallonismes ? A vouloir cette ouvrette littérairement exempte de scories, ne risquerait-on pas de lui enlever de son parfum ? Celui qui a raison, s'il faut en croire un précepte moderne, c'est celui qui réussit. Dans l'occurrence, nous devons à M. Arthur Colson une trop vive joie pour pouvoir sans ingratitude lui donner tort.

Charles Delchevalerie.

Ouvrages reçus. — George DONCIEUX, *Le Romancier populaire de la France*. Un vol. in-8° de 522 p. (Paris, Bouillon. Prix : 15 fr.) — Maurice DES OMBIAUX, *Mihien d'Avène*, roman. Un vol. petit in-8° de 260 p. (Paris, Juven. Prix : fr. 3-50.) — Paul ANDRÉ, *le Prestige*, roman. Un vol. petit in-8° de 379 p. (Bruxelles, édition de « La Libre Critique ». Prix : fr. 3-50.) — Désiré HORRENT, *Ecrivains belges d'aujourd'hui 1^{re} série* [Lemonnier, Maeterlinck, Rodenbach, Verhaeren, Eekhoud, Giraud, Gilkin, Gilte, Severin, Demolder]. 1 vol. in-8° de 121 p. (Brux. Lacomblez, Prix : 2 fr.). — A. DELANGRE, *A l'ombre des cinq clochers*, 1 vol. in-12 de 195 p. Couvert. ill. (Tournai, Vasseur-Delmée. Prix : 3 fr.) — Rénée VIVIEN, *Une femme m'apparut...* roman. Ill. Un vol. in-12 de 270 p. (Paris, Lemerre. Prix : fr. 3-50).

BULLETINS ET ANNALES :

Société archéologique de l'arrondissement de Nivelles. — ANNALES t. VII, 1903.

H. SCHUERMANS : *Abbaye de Villers. Les reliques de la B. Julienne de Cornillon*. M. S. prouve 1° que l'on s'obstine à tort à fouiller le sol des anciennes chapelles de l'abbaye de Villers pour retrouver les reliques de la vierge de Cornillon ; 2° que d'après les règles canoniques, la promotion de la Fête-Dieu a droit à la canonisation immédiate. M. S. établit d'abord qu'il y eut trois translations successives des reliques : la première dès l'arrivée des dépouilles mortelles de Julienne à l'abbaye, le 7 avril 1258, la seconde le 14 avril 1269, la troisième le 17 janvier 1599 après que la pacification complète du pays eut permis d'étaler de nouveau au grand jour les reliques du culte catholique soigneusement enterrées depuis les excès des iconoclastes. Les ossements de la Sainte furent alors placés dans

un superbe mausolée en marbre noir et confondus avec les restes de dix autres saints de l'abbaye. On doit donc abandonner l'espoir d'identifier d'une façon formelle les reliques de la sainte liégeoise.

Le culte de la promotrice de la Fête-Dieu n'étant que facultatif, les prélats belges et la reine Marie-Henriette adressèrent en 1868 une requête au pape à l'effet d'étendre ce culte à tout l'univers catholique. Cette demande fut repoussée parce qu'il ne put être prouvé que le culte envers Julienne de Cornillon était immémorial comme le prétendaient les évêques belges. Mais il y avait un autre cas qui imposait la canonisation et que n'avaient pu invoquer les avocats de la sainte : c'est que son culte fut consacré le 3 novembre 1599 par une bulle pontificale. Une copie de ce document a été retrouvée dans la chronique de l'abbaye de Villers où elle avait échappé jusqu'ici à l'attention des érudits. On peut donc à présent rouvrir avec un succès certain, l'instance pour la canonisation de la B. Julienne.

HANON DE LOUVET : *Croix triomphale à Walhain*. — ED. DE PRELLE DE LA NIEPPE : *Quelques inscriptions du Brabant wallon*. — J. BUISSERET : *Note sur les premières donations faites aux hospices de Nivelles*. — CH. VAN GENECHTEN : *Fragment généalogique de la famille de Pierpont*. — ED. DE PRELLE DE LA NIEPPE : *Inventaire de l'armurerie de Guillaume III, comte de Hainaut en 1358*. Une interprétation des anciens noms donnés aux différentes parties des armures suit ce curieux document.

H. SCHUERMANS : *L'abbaye de Villers en 1749*. Compte rendu d'une visitation faite à l'abbaye par dom Guyton où l'on remarque d'intéressants détails sur les cérémonies et coutumes des religieux.

ED. DE PRELLE DE LA NIEPPE : *Notes sur les costumes chevaleresques et les armes offensives des XII^e, XIII^e et XIV^e siècles*. En se servant surtout des sceaux et des pierres et lames tumulaires conservées au musée de la porte de Hal à Bruxelles, l'érudite conservateur du musée royal d'armures a reconstitué l'histoire des différentes armes offensives ou défensives en usage à la fin du moyen-âge. Ce travail est illustré de nombreuses et élégantes gravures.

G. WILLAME : *Notes sur les serments nivellois*. M. WILLAME s'est attaché à faire l'histoire la plus complète et basée sur des documents originaux et autant que possible inédits des trois serments nivellois : celui des arbalétriers, celui des archers et celui des canonniers. L'infatigable chercheur n'a laissé échapper aucun détail et sa monographie restera, quoi qu'en dise son auteur, l'histoire définitive des trois confréries nivelloises. M. WILLAME nous expose d'abord l'origine et les statuts des serments : le premier document concernant les arbalétriers remonte à 1422 ; les archers existaient certainement avant 1442. La confrérie des canonniers fut fondée en 1453. Puis il nous parle des patrons des serments, du nombre des compagnons, des droits et des formalités d'entrée ou de sortie, des rois, des colliers qui décoraient le vainqueur du grand concours de tir annuel, des officiers des serments depuis les connétables, maîtres, capitaines et alfers ou porte-drapeaux jusqu'aux fous, tambours et valets. Puis vient la descrip-

tion des locaux successivement occupés par les serments, l'énumération des services et des devoirs que les trois confréries devaient à la ville en cas de guerre ou de troubles intérieurs.

Le travail se termine par la description des cérémonies et des réceptions des serments, parmi lesquelles il faut mentionner spécialement la grande fête du tir de l'oiseau, et par quelques mots sur la décadence des serments et leur transformation en sociétés civiles. E. F.

Académie royale de Belgique. — *Bulletin*, classe des Lettres, etc., n° 11, 1903.

Dans une *Note sur le nom de Lambert Patras*, qui complète son précédent mémoire sur Renier de Huy et Lambert Patras (v. ci-dessus, IX, 284), M. God. KURTH étudie la manière dont a pu être forgé le nom de Lambert Patras. Jean d'Outremeuse, dit-il, a voulu donner au fondeur, à qui il attribuait le chef-d'œuvre de Liège, un vrai nom de fondeur, et il a fait choix de celui de Guillaume Poitras, qui vivait de son temps et qui a fondu en 1396 la célèbre banche de Toul. Le chroniqueur se serait contenté de démarquer ce nom et de le faire précéder du prénom bien liégeois de Lambert. L'auteur insiste par ce fait sur son opinion que Jean d'Outremeuse « invente parallèlement à la réalité ». O. C.

Faits divers.

BRUXELLES. — Il y a quatre ans, à Paris, soldant l'addition d'un modeste déjeuner, j'exhibai quelques pièces de nickel. Un monsieur, à côté de moi, tomba en arrêt devant la jolie monnaie blanche et me pria de lui céder quelques-unes de mes pièces, ce que je fis volontiers. On causa. C'était un Bordelais, homme fort aimable, venu à Paris avec sa femme pour visiter l'Exposition. Cependant, une inquiétude les agitaient, on m'observait avec une sorte de suspicion ; enfin, une question trop longtemps contenue jaillit irrésistiblement :

— Mais, Monsieur, on parle donc français en Belgique ?!

Je me suis rappelé cette aventure en lisant dans le *Guide musical* (3 avril) ce début d'un article de M. HÉBERT : *L'Ecole française de musique contemporaine; Notes prises à une conférence faite par M. Laloy, à la « Libre-Esthétique », à Bruxelles* : « L'on devrait dire : Ecole franco-FLAMANDE (sic). De fait, celui qui en fut le chef, César Franck, ÉTAIT UN BELGE... »

Cette judicieuse remarque mérite qu'on s'y arrête. Sans vouloir pour cela nous associer aux protestations soulevées, à propos de l'Exposition rétrospective de la Peinture impressionniste, par l'ostracisme pratiqué à l'égard des peintres belges, il est permis de faire remarquer que le même esprit s'est manifesté, à la Libre-Esthétique, au point de vue littéraire et musical : Ce sont invariablement les œuvres de la jeune école française qui fournissent les programmes des auditions musicales ; quant aux conférenciers, tous sans exception étaient français, et c'est ainsi que M. Laloy fut

appelé à retracer la genèse du mouvement musical français parallèle à l'impressionnisme pictural et dans lequel notre Wallonie remplit le rôle fécond et glorieux que l'on sait.

Le début de cette exégèse m'a paru digne d'être signalé. Il fallait certainement faire venir quelqu'un de loin pour nous communiquer, sur l'origine de la jeune école française en général et sur la personnalité de César Franck en particulier, des vues aussi neuves.

Ernest Closson.

— Une jeune revue littéraire de Bruxelles, *Le Thyse*, a pris l'initiative de l'érection à Bruxelles d'un monument à la mémoire de Max Waller, le fondateur et le directeur de la revue *La Jeune Belgique*. Une campagne de conférences s'est poursuivie, en vue de rappeler au public d'aujourd'hui l'excellence de l'œuvre entreprise par ce jeune homme enthousiaste et désintéressé qui sut par la seule force de sa foi artistique grouper, pour une œuvre laborieuse et féconde, tant d'artistes arrivés aujourd'hui à la notoriété. L'influence de la *Jeune Belgique* n'a été oubliée ou méconnue par aucun de ceux qui ont participé ou simplement assisté aux efforts de Max Waller. Elle est également appréciée de l'élite actuelle, et l'on en a pu juger par le succès remporté à Liège par MM. Jules Destree et Henry Maubel et à Namur par M. Paul André dans leurs substantielles et pénétrantes causeries sur « Max Waller et la Jeune Belgique ».

Max Waller mourut prématurément, sans avoir donné dans son œuvre littéraire personnelle tout ce qu'on pouvait légitimement attendre d'un talent déjà remarquable. Mais Waller n'eût-il été que le directeur de la *Jeune Belgique* que déjà il mériterait absolument l'hommage que veut faire à son nom la nouvelle génération, sur l'initiative des jeunes écrivains du *Thyse*.

Max Waller (Maurice Warlomont) était né d'un père wallon du pays de Liège, et d'une mère wallonne du Nord de la France.

PARIS. — Le 19 mars a eu lieu, au Trocadéro, une matinée de gala au profit du monument Carpeaux. Concert splendide, chaudement applaudi. La musique municipale de Valenciennes prêtait son concours à cette fête, à laquelle participaient aussi notre concitoyenne M^{lle} Flahaut, les sœurs Mante, de l'Opéra, le maître Guilmant, et bon nombre d'autres artistes en renom. L'hommage à Carpeaux, dû au poète Ch. Droulers, a été dit par Mounet-Sully, avec son autorité et sa puissance d'émotion particulières. Notre excellent confrère *La Revue septentrionale*, de Paris (39, rue de Vaugirard), publie dans son n° du 5 avril le beau poème de M. Droulers.

On sait que Carpeaux, le grand statuaire français, était originaire du Hainaut, des environs de Lobbes.



LITTÉRATEURS FRANÇAIS DE WALLONIE (1)

Fernand SÉVERIN

Fernand Séverin est né en 1867 à Grand-Manil, près de Gembloux, dans une région où la Hesbaye commence à se dépouiller de sa grandiose austérité pour revêtir le charme pittoresque de la campagne brabançonne. Ses premières poésies ont paru vers 1886. L'auteur s'y révélait comme un poète de la lignée des Musset et des Lamartine. Mais, s'il continuait ceux-ci, il ne les imitait pas. Il n'imitait personne. Il fut lui-même dès le premier jour. D'emblée, il s'affirma comme une individualité qui a quelque chose à dire et une façon personnelle de s'exprimer. Ayant débuté à une époque où les parnassiens et les symbolistes se querellaient beaucoup au sujet de la forme et du but de la poésie, il a la chance de se voir accepter par les uns et par les autres. Il est chez lui parmi les parnassiens de la *Jeune Belgique* comme il est à sa place au milieu des symbolistes de la *Wallonie*. C'est que, si Séverin restait fidèlement attaché au vers classique et continuait de s'inspirer aux vieilles sources, quelque chose de nouveau apparaissait cependant dans sa poésie. C'était un romantique qui ne brandissait pas ses phrases, un élégiaque qui ignorait les lamentations tapageuses. Si sa poésie, comme celle de tous les élégiaques, était une fenêtre ouverte sur son cœur, cette fenêtre, habilement voilée, ne laissait passer qu'une lumière discrète. On entre dans la vie d'un Lamartine, et surtout d'un Musset, comme dans un lieu public. Celle de Séverin est fermée comme un sanctuaire. On y parle bas et tout ce qui s'y dit est solennel. On sent tout de suite qu'on a affaire à une âme d'élite, à un être dont la sensibilité est trop raffinée et l'esprit trop fier pour confier ses sentiments au premier venu.

(1) Sous cette rubrique, des collaborateurs spécialement compétents présenteront à nos lecteurs les écrivains de langue française qui honorent le nom wallon dans la littérature. Les plus prochains articles de cette série seront consacrés à M. Hubert Krains et à M. Maurice des Ombiaux.

Parmi les choses qui ont le plus affecté Octave Pirmez, cet autre romantique wallon avec lequel Fernand Séverin a un air de famille



très prononcé, figurent en première ligne son isolement intellectuel et l'incompréhension de son milieu. Je ne sais pas quelle fut la jeunesse de Séverin; je n'ai jamais eu la curiosité — ou l'indiscrétion — de le lui demander. Mais je ne crois pas me tromper fortement en me représentant, dans un petit village wallon, un enfant, puis un adolescent qui a le malheur de ne pas sentir comme tout le monde. Des paroles très ordinaires et très naturelles pour ceux qui les prononcent, le blessent; personne n'est à même de partager ni de comprendre ses rêves; son cœur, privé de tout moyen d'expansion, se replie sur lui-même, se gonfle et s'endolorit. Comme Pirmez, Séverin est condamné à promener ses pensées par les champs et par les bois. Il confie à la nature ce qu'il n'ose dire aux hommes. Insensiblement, entre lui et la

nature, il s'établit un lien étroit, une affection si profonde, qu'elle revêt par moments le caractère d'une grande passion :

Mon cœur est éperdu des étangs et des bois...

Ce vers, qui figure en tête des *Poèmes ingénus*, n'a certainement pas été placé là par hasard. Il faut y voir l'hommage d'un solitaire à ce qui, à cette époque, était son seul bonheur et son unique consolation. La nature, en effet, ne se contentait pas de l'écouter; elle lui donnait encore des conseils et lui restituait ses propres impressions après en avoir multiplié l'intensité et la douceur :

Je suscite les fleurs pour que tu les effeuilles;
Retrouve en leur baiser ton baiser d'autrefois,
Et ceins un front fiévreux de la fraîcheur des feuilles.

C'est un plaisir divin de regarder la nature à travers les vers de Séverin et de l'entendre parler par sa voix. Le charme fuyant de

certains paysages, la mélancolie de certaines heures du jour, la beauté mystérieuse des nuits sont toujours rendus en termes expressifs, mesurés et avec une justesse et une harmonie étonnantes. Il comprend mieux que personne tout ce qui est privé de langage; et je doute qu'on puisse traduire par la plume le chant du rossignol avec plus de simplicité et d'exactitude qu'il l'a fait dans ces vers :

Chante!... Ton chant, dans l'ombre, ô frère ailé, m'est cher :
Quand il vient jusqu'à moi, si discret et si fier,
A travers la douceur de l'ombre et du printemps,
Il me semble que c'est mon âme que j'entends !
O souvenir qui trouble et charme ! Autour de lui,
Là-bas, on sent vibrer, plus sonore, la nuit,
Et le silence même a l'air d'être attentif.

Le bocage, que baigne une clarté d'argent,
Ecoute le poème incompris de ton cœur :
D'abord, c'est le désir, son trouble et sa langueur ;
L'odeur du renouveau sort du bois enchanté,
Et tu te sens mourir dans sa suavité...
Tout s'apaise : le doux musicien s'est tu.
Mais bientôt tu reprends ton hymne interrompu :
Un cri monte ! un seul cri, prolongé, palpitant,
Tel que notre pauvre âme en jette par instant.

Pour pénétrer la nature avec cette délicatesse et cette acuité, il faut être doué d'une âme très sensible et très aimante. Séverin, en réalité, n'est que cela, du moins au début de sa carrière; ce n'est qu'une âme qui cherche passionnément le bonheur dans l'amour. Mais, comme c'est une âme très élevée, l'amour, tel qu'il le conçoit, échappe à toutes les vulgarités terrestres. C'est un mirage sublime qui apparaît dans la brume des horizons, dans les prairies en fleurs, dans le clair-obscur des halliers. C'est Euryanthe, c'est Iseult, c'est l'amour doré de la légende. Et lorsqu'il fait parler la nature avec une éloquence si subtile et si ravissante, il ne fait que lui prêter les frémissements et les langueurs dont son cœur est plein. La nature se borne à répéter ce qu'il lui confie. A la vérité, elle le répète trop fidèlement. Elle a la docilité de l'écho et la même impuissance. Elle le grise, mais elle ne l'apaise point. De là un trouble, une inquiétude qui se manifeste peu à peu dans les vers du poète. Sous le calme de la surface, on distingue de sourds grondements. Un mouvement de houle, lent et doux, indique que l'âme est agitée jusque dans ses profondeurs :

O navrante douceur des choses éphémères !
Clair jardin du bonheur, qui fleurit une fois !
A peine a-t-on cueilli les lys de tes parterres,
Que la fragile fleur s'effeuille sous les doigts !

Il y a plus que de la mélancolie dans cette constatation que la nature ne s'intéresse à nous qu'en apparence. On sent que, pour le poète, c'est une grande déception. Il croyait avoir posé la main sur un appui sûr et voilà qu'il n'aperçoit plus que le vide autour de lui ! L'amour tel qu'il se l'imaginait n'existe pas et la nature n'a que la voix trompeuse d'une sirène ! Ce fut une minute grave dans la vie du poète que celle où il acquit cette certitude. Il passa alors par une crise morale, qui devait exercer une action décisive sur l'orientation de son art.

Quand Fernand Séverin avait publié ses premiers vers, il avait quitté son village natal. Il habitait Bruxelles. Il étudiait. Il était en contact avec les écrivains belges, englobé dans le mouvement littéraire de cette époque. Si son tempérament de poète était formé d'un cristal trop pur pour être entamé par des influences quelconques, son esprit ne paraît pas avoir opposé la même résistance. L'incrédulité et le pessimisme dominaient à ce moment. Schopenhauer étendait ses deux grandes ailes noires sur toute la littérature française. Séverin subit, lui aussi, son influence. Lorsqu'il eut constaté l'inanité de ses rêves d'amour et tout ce qu'il y a de faible et d'aléatoire dans l'aide qu'il avait espérée de la nature, il se plaignit de sa déception comme un pur pessimiste. Il envia « les êtres qui n'ont point d'âme » et poussa ce douloureux cri de désespérance :

Ne pas penser ! Ne pas vouloir ! Ah ! ne pas vivre !

On sait comment a pris fin l'influence du pessimisme, ou, du moins, comment celui-ci a perdu son caractère de généralité. Une partie de ceux qui en étaient atteints a remonté le courant. Elle a voulu vivre quand même. Elle s'est mise à exalter l'existence, qu'elle avait considérée jusque-là comme un don funeste, et elle a adopté pour maître et pour directeur de conscience le dur Nietzsche. L'autre partie — dans laquelle il faut ranger Bourget et Huysmans — s'est tournée vers la religion. Séverin appartient à celle-ci. Ayant sans doute trouvé que la philosophie basée sur la science n'aboutit qu'à des conclusions incertaines, il en a déduit que ce que l'esprit, avec toute sa lumière, peut apprendre sur les choses essentielles de la vie, ne vaut pas ce que le cœur peut en discerner avec son instinct et il s'est laissé tomber du côté où son cœur le tirait : dans la résignation chrétienne. Le poète panthéiste s'est mué en poète chrétien. Il s'est donné à la religion comme il s'était donné à la nature, avec toute la sincérité d'une âme droite, occupée de vues sérieuses, et son art a dérivé du côté de l'humilité et de la soumission :

Il suffit de t'aimer pour aimer toute chose...
 Longtemps l'orgueil amer et le dédain morose,
 Le deuil morne alternant avec le lâche ennui,
 Ont hanté tour à tour ce cœur épris de lui.
 Ta parole angélique a dompté l'indocile,
 Qui, soumis sans révolte à cet humble évangile,
 S'étonne de trouver dans les maux d'ici-bas,
 Une félicité qu'il ne connaissait pas...

Les *Matins angéliques*, qui forment la troisième partie des *Poèmes ingénus*, et d'où j'extraits ces vers, contiennent quelques purs chefs-d'œuvre de poésie religieuse. L'apaisement est venu pour le poète. Ce qu'il y avait de payen, ou tout au moins de profane, dans ses premiers vers d'amour ne reparait plus. Le cœur bat d'un mouvement plus régulier et plus joyeux. Ce n'est plus un Hamlet qui se lamente, mais un Fra Angelico, qui, l'âme ravie et la main sûre, exécute d'exquis tableaux dont la contemplation procure une jouissance élevée qui est comme un avant-goût de la béatitude céleste.

Les *Poèmes ingénus* embrassent treize années, qui vont de 1887 à 1899. C'est en quelque sorte le journal intime de la jeunesse du poète. C'est la confession d'un cœur ingénu associé à un esprit grave. Séverin y raconte ses luttes, ses doutes, ses élans, ses craintes, puis l'entrée dans le port sur une eau calme, dans la lumière caressante et la paix suave d'un matin printanier.

Son récent ouvrage *La Solitude heureuse* peut, de son côté, être considéré comme le journal des premières années de son âge mur. Le titre, déjà, est significatif. Il évoque des idées de sérénité, de paix et de renoncement. Il est fier et noble. Il annonce quelqu'un qui a expérimenté la vie et qui doit être revenu de beaucoup de choses. Séverin se montre en effet ici sous un aspect nouveau, et tel, d'ailleurs, que le faisait pressentir les *Matins angéliques*. La crise est finie, l'orage est passé. Le poète se connaît mieux et il connaît mieux le monde. Ses grandes inquiétudes sont tombées et il ne songe plus à demander au monde des choses impossibles. Son cœur se contient. Il se regarde vivre sans amertume et promène autour de lui des regards plus calmes. Il jouit de l'heure qui passe sans arrière-pensée. Sa mélancolie naturelle se teinte d'un rayon de joie. Ses regrets eux-mêmes s'auréolent d'une douceur exquise. Ecoutez ces vers, consacrés à un *Palais abandonné* :

Tu qui t'ouvrais sans cesse à des hôtes nouveaux,
 Tu ne connaîtras plus les gaités de l'accueil ;
 Et l'herbe de l'oubli, qui croît sur les tombeaux,
 Disjoindra peu à peu les dalles de ton seuil.

Tu tressailles, parfois, dans ton obscurité...
 Ne crois pas, cependant, au retour d'un ami ;
 Le vent d'automne seul, comme un hôte attardé,
 Passe en heurtant du poing ta porte qui gémit.

D'heure en heure, le temps t'imposera sa loi ;
 Avec le morne essaim des longs jours désolés
 Tu verras l'abandon grandir autour de toi.
 Ils ne reviendront pas, ceux qui s'en sont allés...

Non, ils ne reviendront pas « ceux qui s'en sont allés », mais il ne faut pas les plaindre. « Laissons aux dieux leur sublime secret ». Les événements de l'existence n'ont peut-être rien de définitif, ni d'irréparable et le destin est peut-être moins cruel que nous ne le pensons. Dans la *Solitude heureuse*, il y a comme une atmosphère de choses anciennes qui provoque des réflexions graves, mais jamais la tristesse, qui nous remue sans nous affliger, qui nous charme par son parfum discret et par ses beautés fanées. La vie y est vue à distance et de haut. La mélancolie s'y appuie sur une grande paix et la résignation qu'elle nous commande est la sœur même de la sagesse.

Si Fernand Séverin puise son inspiration à des sources qui ont été peu pratiquées par les poètes de notre temps, il leur doit peu de chose aussi au point de vue du métier. S'il est leur débiteur sous quelque rapport, c'est seulement pour avoir vécu dans leur atmosphère. Il a probablement appris d'eux à ne pas se contenter d'à peu près, mais les questions de métier, qui ont tenu une si grande place dans la vie des écrivains pendant ces dernières années, ne paraissent guère l'avoir passionné. En cela, on peut dire qu'il est plus poète qu'artiste. Dans les admirables livres de Charles Van Lerberghe, dans *Entrevues* et dans *La Chanson d'Ève*, nous voyons l'artiste dominer le poète. Quand Van Lerberghe a quelque chose à dire, il semble qu'il se préoccupe avant tout de la manière dont il l'exprimera. Il essaye sur son sujet les procédés les plus perfectionnés de la science poétique. Séverin, lui, obtient ses effets par des moyens en quelque sorte tout opposés. Ses idées semblent épouser d'elles-mêmes leur forme. Ses vers s'épanouissent comme des fleurs, et ils en ont la grâce naturelle. On n'y rencontre jamais rien de désordonné, ni de tendu, ni de déclamatoire. C'est de la poésie parlée par quelqu'un qui a la parole naturellement musicale. Pour employer une épithète qui apparaît quelquefois dans ses poèmes, je dirais volontiers de Fernand Séverin qu'il est un poète « bien-né ». Il possède en effet à un degré éminent cette aisance naturelle, cette noblesse simple, ce pouvoir séducteur, cette retenue et cette discrétion qui sont un effet de la naissance plus que de l'éducation et auxquels se reconnaissent les

êtres qui ont de la race. Cela se vérifie même jusque dans certains modes d'expression un peu vieillis, qui choqueraient chez d'autres comme des taches, mais qui, chez lui, se présentent comme une marque de famille, un legs de ses ancêtres, une coquetterie légitime par laquelle le poète se plaît à rappeler ses pères intellectuels.

Une des choses les plus importantes pour l'artiste, la plus importante probablement, est d'acquérir une connaissance exacte de ses forces, de parvenir à se rendre compte de ce dont il est capable, de tourner du côté du soleil, de faire fleurir et fructifier la petite parcelle d'originalité qui, si disgraciés que nous soyons, existe cependant chez chacun de nous. Il y a beaucoup de gens très bien doués qui n'y parviennent pas ; ils restent toute leur vie des copistes ou des réflecteurs. Séverin cultive un jardin qui n'est pas très vaste ; mais ce jardin est à lui, comme le verre de l'autre, et il pourrait dire avec Southey : « N'écouter du fond de ma retraite que ma seule pensée, j'ai cherché, avec une ardeur attentive, quelle route était la meilleure et je me suis contenté de la suivre ». Et encore, l'a-t-il vraiment cherchée, cette route ? Son originalité est de si bon aloi, elle semble si naturelle qu'on est tenté de croire qu'il ne s'est donné aucune peine pour aller occuper la place enviable où nous le voyons figurer dans la hiérarchie des poètes ; entre les artistes de pur sentiment et ceux qui sont plutôt des moralistes et des philosophes ; entre M^{me} Desbordes-Valmore et Alfred de Vigny.

Le paragraphe qui précède, je l'avais déjà écrit il y a quatre ans, quand parurent les *Poèmes ingénus*. La pièce intitulée *L'Art poétique* qui figure dans *La Solitude heureuse* et qui débute par ce vers caractéristique : « Tu ne te trouveras nulle part, sauf en toi », m'autorise à le reproduire. Je n'y ai rien changé. Je crois, toutefois, qu'il faudrait maintenant avancer un peu plus le poète du côté des moralistes.

HUBERT KRAINS.



Bibliographie de M. Fernand Séverin

LIVRES

1. — *Le Lys*, poèmes. — 1 vol. in-8° (12^{cm} × 19), 44 p. Frontispice à l'eau forte de Henry DE GROUX; couverture parcheminée. — P. Lacomblez, Bruxelles, et Lemerre, Paris, 1888. — Prix : 2 francs. Épuisé.

2. — *Le Don d'Enfance*, poèmes. — 1 vol. in-8° (12^{cm} × 19), 98 pages. — P. Lacomblez, Brux. 1891. — Prix : 2 fr. Épuisé.

3. — *Un chant dans l'ombre*, poèmes. — 1 vol. in-8° (128^{mm} × 165), 112 p. — Lacomblez, Brux 1895. — Prix : 2 fr. Épuisé.

4. — *Poèmes ingénus*. — 1 vol. in-12 (12^{cm} × 19), 182 p. Préface de Georges BARRAL, XLIV p. — « Collection des poètes français de l'étranger, publiée sous la direction littéraire de M. Georges Barral ». Fischbacher, Paris. — Prix : 3 fr. 50. [Ce volume est la reproduction des trois précédents, augmentés.]

5. — *La Solitude heureuse*, poèmes. — 1 vol. in-8° (125^{mm} × 165), 104 p. — « Edition de l'Association des Ecrivains belges, société coopérative ». Dechenne et C^{ie}, libraires-dépositaires. 1904. — Prix : 2 francs.

COLLABORATION

L'Élan littéraire, Liège, 1886 : poèmes. — *La Wallonie*, Liège, 1886-1892 : poèmes en vers et en prose. — *La Jeune Belgique*, Bruxelles, 1887-1897 : poèmes. — *Floréal*, Liège, 1892-1893 : poèmes. — *Le Réveil*, Gand, 1894-1896 : poèmes en vers et en prose. — *Le Coq rouge*, Bruxelles, 1895-1897 : poèmes en vers et en prose. — *Durendal*, Bruxelles, 1896 et suiv. : poèmes en vers et en prose, critique littéraire. — *La Revue générale*, Bruxelles : 1898, poèmes; 1902, Impressions vénitiennes; 1903, Impressions de voyage dans l'Eifel. — *Mercure de France*, Paris : 1901 et 1902, poèmes. — *L'Érmitage*, Paris, 1901-1903 : poèmes. — A d'autres revues, collaboration occasionnelle et sans aucune suite. — A *L'Indépendance belge*, 1893-1899 : critique littéraire, poèmes en prose.

Les premiers vers de M. Fernand SÉVERIN ont paru, sous le pseudonyme HERNAN, dans *L'Élan littéraire*, 1^{re} année, n° 12 de janvier 1886.

O. C.



La Germanisation de la Wallonie prussienne

APERÇU HISTORIQUE

III.

La politique de germanisation à outrance, en général.

Avant d'aborder cette période de notre histoire locale, il convient d'esquisser à grands traits, toutefois avec les explications nécessaires pour en établir les causes, la politique générale de la germanisation en Prusse, car ce n'est qu'en se détachant de ce fond de tableau que les événements à narrer, apparaîtront sous leur vrai jour.

Tandis que l'ancien royaume de Pologne, après comme avant la réforme protestante, avait accordé aux immigrants Allemands une entière liberté et abandonné le développement des nationalités aux rapports naturels et libres de la vie sociale, les Polonais annexés à la Prusse rencontrèrent ici, dès le commencement, une tendance à les dénationaliser.

Frédéric II (1740-1786) fut le premier germanisateur. Après la conquête de la Silésie (1), il y envoya des sous-officiers comme maîtres d'école, interdit le mariage aux filles en dessous de 18 ans qui ne savaient pas parler allemand, défendit aux maîtres de prendre à leur service des sujets polonais sous peine d'amendes de 20 à 25 thalers, oui, il fit même charger 50.000 Polonais sur des chariots et les transporter ainsi dans le Brandebourg, le Mecklembourg et d'autres contrées allemandes. Dans la suite, et surtout après le Congrès de Vienne, qui sanctionna la grande iniquité du démembrement final de la Pologne, comme d'ailleurs aussi la spoliation de

(1) Qui faisait partie du royaume de Bohême.

l'Eglise, cet esprit de germanisation s'assoupit et, après quelques soubresauts sporadiques, ne donnait plus signe de vie, lorsque Bismarck trouva bon de le réveiller en même temps qu'il ralluma la haine contre Rome.

Pour nous éclairer sur les origines de la politique de violence à deux faces inaugurée en Prusse après la guerre franco-allemande, nous avons un document précieux dans les notes du professeur SCHULTE de Bonn sur son premier entretien avec le chancelier, le soir du 2 janvier 1873, notes rédigées aussitôt après l'audience et publiées plus tard dans la Revue Allemande (avril 1899).

De sa chaise-longue, où sa goutte le retenait, le Prince tendit la main à ce chef du vieux-catholicisme en disant : « Je salue en vous un compagnon d'armes, avec lequel je puis parler aussi ouvertement que si nous étions en relation depuis dix ans. » Et sans autre préambule, il se mit à lui exposer, dans un discours à peu près continu, les raisons du virement qu'il était en train d'opérer dans notre politique intérieure :

Comme politicien, dit-il, je ne me suis occupé auparavant de questions ecclésiastiques qu'en présence d'un besoin immédiat. Lorsque le concile du Vatican fut en vue, je me suis dit : Si, comme gouvernement d'un monarque évangélique, nous intervenons positivement, cela ne pourra avoir lieu, puisque nous n'avons aucun moyen de coercition directe, que par des déclarations sur ce que nous ferions [dans le cas où la primauté papale serait définie telle qu'elle l'a été]. Or, des déclarations de ce genre reviennent à des menaces, qu'on aurait représentées comme entraves de la liberté ecclésiastique.

J'ai cru que la majorité des évêques allemands tiendrait bon. Je ne connais dans l'histoire qu'un seul exemple, la concession du pouvoir absolu au roi de Danemark, où des personnalités aient sacrifié leur entière existence à un autre. Mais les évêques n'ont pas eu égard à notre promesse de les appuyer et de les soutenir de toutes manières; ce n'est pas à nous qu'ils se sont ralliés. Lorsque cette conjoncture se présenta, je dus me rendre à l'évidence que nous n'avions plus devant nous des évêques individuels, mais le pape dans chaque évêque. Ainsi je ne peux plus traiter avec l'archevêque de Cologne, car j'ai conscience qu'il n'est que l'ombre du pape.

Si l'état ne devait pas périr, si l'Empire d'Allemagne devait se fortifier, il me fallait tout faire pour briser la puissance de ces éléments hostiles. Alors je compris comment on avait miné le terrain.

Le ministre VON MUHLER était un homme sans importance personnelle et faible, un instrument sans volonté entre les mains de sa femme. L'intermédiaire pour agir sur lui, c'étaient, en union avec elle, les dames DE RADZIWILL.

Vous devez savoir que l'Empereur eut, comme jeune homme, une inclination romanesque pour la sœur de feu Guillaume et de mon voisin Boguslaw, décédé ce matin. Il dut renoncer au mariage pour des raisons de droit d'Etat et parce qu'elle était polonaise, mais l'inclination juvénile a persisté jusqu'à ce jour et a prêté aux deux frères une importance que, sans cela, ils n'auraient jamais obtenue. C'était chez les Radziwill que tout était arrangé.

J'en vins ensuite à découvrir que, dans le duché de Posen et la Silésie polonaise, l'élément polonais avait progressé, depuis une dizaine d'années, dans des proportions colossales. Et en même temps, je m'aperçus que la puissance du clergé n'avait plus de mesure....

La première conséquence fut le renvoi de Mühlér et la suppression des départements catholique et protestant [au ministère des cultes]; c'était le retour à l'état naturel où le ministre est réellement ministre, tandis que jusque là on considérait comme un scandale que le ministre fût d'un autre avis que son département catholique.

Aussitôt tous les réactionnaires et les ultramontains se coalisèrent. Un homme de 75 ans ne renonce pas volontiers à ses habitudes et ne se laisse pas facilement amener à des déclarations radicales. Inutile de lui apporter le proverbe vulgaire : « Le chien a plus mal si on lui coupe la queue par morceaux que si on la retranche d'un coup. » L'enlever par morceaux, c'était pour lui moins douloureux.

Si le prince héritier tenait le gouvernail, il serait facile de réaliser de grandes innovations organiques. Pendant dix ans, je n'ai eu, en ma qualité de président du ministère, rien d'autre à faire que de travailler le vieux Maître par des déductions et des représentations pour le gagner à mon avis (*mürbe zu machen*). On s'en fatigue; n'ayant rien à dire dans les différents ressorts et voyant éternellement mes projets contrecarrés, j'ai pensé qu'il valait mieux que d'autres, également liés personnellement avec l'Empereur mais ayant moins d'attachement que moi, assumassent la tâche ingrate d'obtenir son consentement (*des Mürbemachens*); je lui ai donc déclaré : « Je ne veux plus être ministre-président ». Et je suis quitte d'un poste, où Roos ne tardera pas à comprendre que, pour bien aller, il doit agir comme je voulais...

Dans cette causerie, dont le sans-gêne garantit la sincérité, Bismarck s'annonce, sans ambages, comme l'auteur du Kulturkampf et de la politique antipolonaise et montre que, si de ses deux plans de campagne, si intimement liés ensemble, l'un a eu, dans son esprit, la priorité sur l'autre, c'est bien celui de la lutte contre l'Eglise.

D'un bout à l'autre de ses explications, nous voyons percer, comme source commune de ces deux guerres intestines, son absolutisme d'Etat et son absolutisme personnel.

N'est-il pas significatif que la première chose qui lui vienne à l'esprit pour motiver son changement d'attitude vis à vis de l'Eglise, c'est qu'après le Vatican il ne pourra plus traiter avec les évêques, sachant qu'ils ne sont que l'ombre du pape ?

Son interprétation de la définition conciliaire est certes d'un canoniste superficiel : les évêques ne sont nullement devenus de simples vicaires du pape, mais restent, après comme avant, de droit divin, les premiers pasteurs de leurs diocèses sous la direction du pasteur suprême. Mais peu importe, nous voyons clairement le fond de sa pensée.

Il voudrait négocier et conclure des transactions avec les évêques sans que le Souverain-Pontife eût rien à y voir. Et pourquoi ? Pour le même motif qui lui fit dire que « Frédéric Guil-